

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 31

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183327>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

der avec étonnement comment il avait pourvu à la subsistance d'une si nombreuse famille, il me répondit : « Monsieur le pasteur, Dieu y a pourvu et nous n'avons manqué de rien ; je travaillais à la campagne, j'allais à la pêche de la truite, ce qui me valait bien de vingt à vingt-cinq louis par an. Et puis, je vous dirai que nous recevons, ma femme et moi, une pension du gouvernement de France : elle parce son premier mari a tué des Suisses, et moi parce que j'ai tué des Français ; et voilà, monsieur, comment nous avons pu faire face aux nécessités de notre position. »

Ajoutons en terminant que les époux ont vécu dans une parfaite union. L'auteur de ces lignes a personnellement connu l'épouse de Benjamin et l'a assistée à ses derniers moments. Elle avait passé l'âge de quatre-vingts ans. — Sa mère était morte chez son gendre bien des années avant elle. Et quant à Benjamin, il a survécu de huit ou neuf ans à sa femme, et maintenant, il faut l'espérer, après une vie tant agitée, ils se reposent dans la paix du Seigneur.

Le Département de l'agriculture vient de faire paraître la septième livraison annuelle de son **Aide-mémoire** (*Notices sur la Suisse et le canton de Vaud*). Cet opuscule, de 128 pages compactes, dû au travail soigneux de M. Michod, secrétaire du Département, doit être entre les mains de toutes les personnes qui s'intéressent aux affaires du pays, au développement de son industrie, de son agriculture et de son commerce. Il renferme, entre autres, un précis de la Constitution fédérale, des données générales de statistique, de géographie et de topographie, un tableau complet de toutes les circonscriptions fédérales, la nomenclature des lois cantonales en vigueur, le mouvement de la population, une description soignée de chaque district du canton, etc., etc. Cette brochure, d'un prix très modique, est amusante, instructive et surtout réellement utile ; cela est rare.

Nous la recommandons, non pas seulement aux Lausannois et aux Vaudois, mais à tous les habitants du canton de Vaud. J. D.

## PIERRE

(Fin.)

Par une étrange ironie du destin, la Césarine et ses enfants se trouvent entre nous... à l'église comme dans la vie ! Cela ne nous empêche pas d'échanger chaque dimanche nos livres de messe, qui sont pareils... car ce sont toujours ceux de nos accordailles... de sorte que, durant toute la semaine, Marie prie pour moi dans mon livre, tandis que dans le sien je prie pour elle !

Puis, jusqu'au retour du flot, je vais dans notre jardin... vous savez... en face de sa fenêtre !

Jamais je ne me rembarque sans passer devant la maison de la mère Jeanne, sans qu'il en tombe sur mon chemin une fleur, un ruban, une relique qui, toute la semaine durant, me portera bonheur en mer !

Au large, parfois, j'aperçois flotter un mouchoir blanc, qui semble me dire de loin : Ami, du courage !... Tous les soirs,

quand il n'y a pas de brume, je fixe les yeux, en rêvant, sur la lumière qui s'allume à sa fenêtre : c'est là mon phare à moi, c'est mon étoile !

Ne dirait-on pas, vraiment, que nous sommes femme et mari ?

Mais non... non... jamais... jamais !

Quelques mots en passant, parfois un serrement de main à la dérobee, des regards, des enfantillages, des rêves !

Voilà toute notre union ici-bas, jusqu'à ce que nous soyons rappelés tous les deux là-haut... où, comme dit M. le curé, le bon Dieu marie les âmes !

Mais voilà bien des années déjà qui passent ainsi sur nos têtes... Mais, durant ce temps-là, si le ciel l'avait voulu, nous aurions été si heureux !

Et le pauvre Pierre, laissant retomber sa tête dans ses mains, sans doute pleurerait en silence.

En silence aussi je le laissai pleurer.

Que lui aurais-je dit ? Son chagrin n'était pas de ceux qu'on console ? D'ailleurs, je n'en eus pas le temps.

Le vent venait tout à coup de gonfler les voiles. Pierre aussitôt se redressa, triste, mais calme, comme toujours.

— Holà ! mousse et matelot ! holà ! réveillez-vous... Voici la brise !

C'était l'été dernier, c'était hier. En arrivant à Villerville, je trouvai le village tout en fête.

— Qu'y a-t-il donc là-haut ? demandai-je au bon vieux pasteur, que, le premier de tous, j'avais rencontré sur la grève.

— Ce qu'il y a ? me répondit-il d'un air tout joyeux lui-même. Hé quoi ! vous ne savez pas ?

— Non.

— Voilà bientôt six mois que la Césarine n'est plus de ce monde.

— Ah ! et c'est à cause de cela que...

— Non. Mais il y a six mois... Ses enfants eux-mêmes commencent à ne plus la pleurer. Et cependant ce sont de braves cœurs !

— Qu'ont-ils donc fait ?

— Le mariage de Pierre et de Marie !

— Et c'est ce matin...

— Dans une heure.

Déjà je n'écoutais plus M. le curé, déjà j'étais en haut de la falaise. Deux minutes au plus me suffirent pour arriver au seuil de la maison. Pierre, tout à neuf habillé de drap, Pierre si joyeusement transformé, si bien rajeuni par le bonheur qu'à peine je l'eusse reconnu ; Pierre recevait les félicitations empressées de tous les pêcheurs, qui l'aimaient.

Dame ! ne me l'avait-il pas dit lui-même, un soir, dans sa barque... Dame ! on est si bon quand on aime !

Une porte au fond de la salle s'ouvrit. La mariée parut... jeune encore, allez ! toujours belle ! Son futur neveu lui donnait la main... un beau gars de vingt ans. Derrière elle, tout en rajustant le voile blanc, marchait sa future nièce... une jolie fille.

Lorsque Marie fut auprès de Pierre, les deux jeunes gens s'agenouillèrent devant elle et lui dirent :

— Ma mère !

Il n'y avait pas jusqu'à la vieille mère Jeanne qui ne pleurât d'attendrissement, et qui, dans le grand fauteuil assise, marmottait :

— Votre mère... oui, maintenant... oui, oui, mes enfants !

Peut-être ajoutait-elle tout bas, et avec quelque raison :

— Maintenant qu'il n'y a plus ici la Césarine !

A mon tour, je m'approchai.

J'embrassai Mme la mariée, je serrai cordialement la main de mon hôte, et d'une voix émue je leur dis :

— Brave Pierre, douce Marie, le bonheur semble ne venir pour vous qu'à l'automne... Mais le cœur ne vieillit pas, lui, et pour des amours telles que les vôtres, il est un éternel printemps !

Charles DESLYS.

L. MONNET.